

FAMILLES SALVADORIENNES À L'ÉPREUVE DE LA DISTANCE : SOLIDARITÉS FAMILIALES ET SOINS INTERGÉNÉRATIONNELS

Laura Merla

Presses de Sciences Po | *Autrepart*

2011/1 - n°57-58
pages 145 à 162

ISSN 1278-3986

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-autrepart-2011-1-page-145.htm>

Pour citer cet article :

Merla Laura , « Familles salvadoriennes à l'épreuve de la distance : solidarités familiales et soins intergénérationnels »
,
Autrepart, 2011/1 n°57-58, p. 145-162. DOI : 10.3917/autr.057.0145

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Familles salvadoriennes à l'épreuve de la distance : solidarités familiales et soins intergénérationnels

*Laura Merla**

Depuis une dizaine d'années, un nombre grandissant de chercheurs s'est mis à qualifier les migrants et leurs familles de « transnationales » [voir notamment Baldassar, Baldock, Wilding, 2007 ; Zontini, Reynolds, 2007 ; Bryceson, Vuorela, 2002a], une terminologie qui reconnaît que l'expérience migratoire ne s'arrête pas au moment de l'installation dans un pays d'accueil, et que les migrants maintiennent des contacts réguliers avec les membres de leur famille dispersés entre plusieurs pays.

Un premier ensemble d'études se sont centrées sur la maternité transnationale et mettent l'accent sur les conséquences négatives de la séparation mère-enfants pour les parents, leur progéniture et la communauté d'origine dans son ensemble [Salazar Parreñas, 2001, 2005 ; Hochschild, 2005 ; Fresnoza-Flot, 2009 ; Boccagni, 2009]. D'autres recherches, plus minoritaires, étudient les dynamiques à l'œuvre au sein des familles transnationales prises dans un sens plus large et impliquant des échanges multidirectionnels entre plusieurs générations, notamment entre parents vieillissants et migrants adultes [Baldassar, Baldock, Wilding, 2007 ; Zontini, Reynolds, 2007 ; Merla, 2010 ; Zechner, 2008]. La littérature émergente sur les soins transnationaux dément largement l'idée que la distance géographique ne peut qu'avoir une influence négative sur les relations familiales [Joseph, Hallman, 1988], en montrant que les membres de familles transnationales échangent par-delà les frontières toutes les formes de soin qui sont échangées dans les familles géographiquement proches¹ [Baldassar, Baldock, Wilding, 2007 ; Finch, 1989 ;

* Sociologue, Marie Curie Postdoctoral Fellow, Cirfase, Université catholique de Louvain.

1. Ces soins comportent le soutien financier, personnel, pratique et émotionnel, et l'hébergement. Le soutien financier consiste à fournir une aide matérielle, en particulier via l'envoi de fonds. Le soutien personnel recouvre la prise en charge directe des besoins physiques d'une personne dépendante (par exemple : la nourrir, la laver, l'habiller). Le soutien pratique renvoie notamment à l'échange de conseils et d'informations pratiques sur divers aspects de la vie comme la santé, l'éducation des enfants, la vie professionnelle, les investissements financiers, etc. Le soutien émotionnel englobe les activités qui visent à améliorer le bien-être émotionnel d'autrui. Enfin, l'hébergement représente la mise à disposition d'un lieu de vie, notamment lors de visites. Ces cinq dimensions des soins ont été identifiées par Janet Finch [1989] et transposées à l'étude des familles transnationales par Loretta Baldassar et ses collègues [2007].

Zontini, Reynolds, 2007 ; Al-Ali, 2002 ; Izuhara, Shibata, 2002 ; Zechner, 2008 ; Merla, 2010 ; Merla, Baldassar, 2010].

L'échange de soins occupe une place centrale dans la désormais classique définition des familles transnationales de Bryceson et Vuorela, qui voient en elles des « familles qui vivent tout ou la plupart du temps séparées, mais qui tiennent ensemble et créent ce qui pourrait être considéré comme un sentiment de bien-être collectif et d'unité, autrement dit un "sens de la famille", même au travers des frontières nationales » [Bryceson, Vuorela, 2002b, p. 18]. Dans cet article, nous allons analyser la manière dont deux familles transnationales salvadoriennes maintiennent ce « sens de la famille » vivant.

Terrains d'enquête

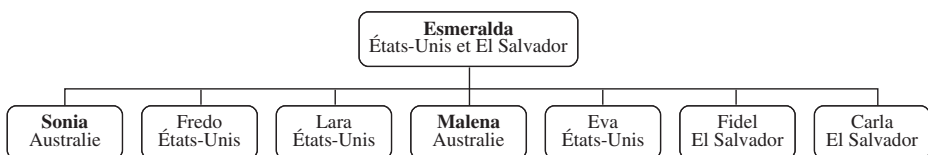
Certains membres des deux familles dont nous allons parler dans cet article ont été rencontrés dans le contexte d'une recherche comparative² qui vise à analyser les facteurs qui influencent la capacité des migrants latino-américains vivant en Australie et en Europe à prendre soin à distance de leurs parents demeurés dans leur pays d'origine. L'enquête se focalise sur les migrants qui occupent une position peu qualifiée et/ou peu rémunérée dans leur pays d'accueil, et qui proviennent à l'origine d'un milieu ouvrier ou hautement qualifié. Les terrains d'enquête réalisés à Perth, Australie, en 2007 et 2008, et à Bruxelles, Belgique, en 2010, ont mis en œuvre une méthodologie basée sur des entretiens semi-directifs réalisés en espagnol, entre autres auprès de quarante-quatre migrants salvadoriens répartis de manière égale dans les deux pays d'accueil et quatre mères âgées en visite en Belgique. Ces entretiens ont eu lieu au domicile des personnes interrogées, ce qui fournissait l'occasion d'observer également le lieu de vie, les photographies et autres signes et symboles des relations familiales transnationales et de l'attachement au lieu et à la culture d'origine. Ces observations ont été complétées par la participation aux activités de la communauté salvadorienne et latino-américaine (notamment au sein d'églises et de réseaux sociaux hispanophones), afin de mieux saisir le fonctionnement des réseaux sociaux de solidarité au sein de la communauté. Ces diverses observations ont nourri la réflexion et ont servi d'arrière-fond à l'analyse des entretiens.

Cet article se focalise sur deux familles : la première, appelée « famille A », compte des membres rencontrés en Australie ; les membres de la seconde famille, appelée « famille B », ont été rencontrés en Belgique. Ces membres ont été interrogés ensemble et séparément, à leur domicile respectif dans le cas australien et au domicile considéré comme familial dans le cas belge.

2. Recherche réalisée dans le cadre d'une bourse postdoctorale Marie Curie (Marie Curie Outgoing International Fellowship MOIF-CT-2006-039076 Transnational care) financée par le 6e programme-cadre de l'Union européenne. Cet article reflète uniquement le point de vue de l'auteure. L'Union européenne n'est aucunement responsable de l'usage éventuel qui est fait des informations contenues dans cet article.

Avant de présenter ces deux familles, il semble utile de rappeler l'importance particulière que revêt la solidarité familiale dans le contexte salvadorien. Ce petit État d'Amérique centrale se caractérise par un régime de bien-être informel familialiste [Martínez Franzoni, 2008a, 2008b]. Informel, parce que l'État ne fournit qu'un très faible niveau de protection sociale, et familialiste, parce que l'immense majorité des familles y supportent non seulement le poids entier des soins à autrui, mais se transforment également en unités de production et en réseaux de protection sociale afin de compenser l'absence de l'État et la faiblesse des marchés du travail formels [Martínez Franzoni, 2008a, 2008b]. La société salvadorienne est stratifiée en trois groupes. Le premier, privilégié, est composé de la faible proportion de ménages (13,8 %) à la tête desquels on retrouve principalement des membres de professions libérales, qui bénéficient d'un faible niveau de protection sociale et peuvent se permettre de recourir à des services privés. Le second, majoritaire (53,7 %), est constitué de ménages qui ne disposent que d'un revenu faible et instable, mais peuvent compter sur une famille étendue et des réseaux communautaires pour faire face aux risques sociaux. Le dernier groupe de ménages (32,5 %) gère les risques sociaux via une combinaison entre marché et famille, mais sans bénéficier de la sécurité financière du premier groupe ni du réseau familial stable et étendu du second groupe [Martínez Franzoni, 2008b, p. 1-82]. Les Salvadoriens âgés qui ne peuvent s'offrir des soins privés dépendent entièrement de la solidarité familiale et communautaire. Cette solidarité leur fournit à la fois les soins personnels et le soutien financier, les pensions et soins de santé publics gratuits n'étant réservés qu'à une faible proportion de la population³. Les envois de fonds et le soutien de la famille étendue sont des stratégies essentielles qui permettent d'augmenter le revenu et de gérer le travail non rémunéré⁴. Si ce sont les femmes qui assument la responsabilité quasi exclusive du travail non rémunéré en général, et des soins en particulier [Martínez Franzoni, 2005], l'idée que les enfants adultes, filles et garçons, doivent fournir un soutien financier, pratique et émotionnel à leurs parents est largement répandue au sein de la population, toutes classes sociales confondues [Benavides, Ortíz, Silva, Vega, 2004].

La famille A : diversité des rôles liés aux soins transnationaux



Graphique 1 – Famille A : Esmeralda et ses enfants⁵.

3. La part des ménages comportant un membre âgé de 65 ans et plus qui dit avoir accès à une pension est de 40 % dans la première catégorie, 32 % dans la seconde et 11 % dans la troisième.

4. Quarante-trois pour cent de la population du Salvador vivent en dessous du seuil de pauvreté [Martínez Franzoni, 2008b, p. 5]. Environ 30 % des familles salvadoriennes sont des familles étendues [Martínez Franzoni, 2005], et les envois de fonds représentent près de 14 % du PIB du pays.

5. Les noms des personnes qui ont été interviewées sont en caractères gras.

Sonia, sentinelle et organisatrice du réseau

Lorsque Sonia (60 ans) parle de sa relation avec ses parents et ses six frères et sœurs, on peine à croire que cela fait déjà près de cinq ans qu'elle ne les a pas vus – depuis la visite qu'elle leur a rendue en 2003 et qui l'a fait voyager d'Australie, où elle réside depuis 2002, vers la capitale du Salvador, en passant par Houston et Miami. La famille de Sonia est en effet dispersée entre l'Australie, où vit également sa sœur Malena (54 ans), le Salvador, où vivent actuellement son père Augusto (87 ans), sa belle-mère, sa mère Esmeralda (83 ans), l'un de ses frères et Carla, la plus jeune de ses sœurs (âgée d'environ 40 ans), et les États-Unis où résident deux de ses sœurs et l'un de ses frères.

Sonia a quitté le Salvador au début des années 1980, abandonnant un double emploi de secrétaire et de commerçante pour tenter sa chance aux États-Unis. Une fois installée, elle a invité sa mère à la rejoindre, et les deux femmes vivent ensemble, gagnant relativement bien leur vie en faisant des ménages et en travaillant comme domestiques, jusqu'à ce qu'Esmeralda déménage à Houston pour aider sa fille Eva à s'occuper de ses enfants, dont l'un est handicapé, tout en occupant un emploi de domestique. En 2002, Sonia et Esmeralda rendent visite à Malena, installée en Australie, et Sonia tombe amoureuse d'un ouvrier australien qu'elle épouse peu de temps après. En Australie, elle travaille pendant deux ans comme ouvrière dans une usine produisant des œufs, puis démissionne pour s'occuper à plein-temps de son mari atteint de schizophrénie. Lorsque nous l'avons rencontrée, elle peinait à « joindre les deux bouts », en cumulant une allocation d'aide à domicile et du repassage non déclaré.

Au fil des années, la santé d'Esmeralda s'est dégradée. Eva s'est occupée d'elle tout en continuant à travailler à plein-temps jusqu'à ce qu'Esmeralda ne puisse plus se déplacer qu'en chaise roulante. La vieille dame a alors regagné le Salvador pour s'installer dans son ancienne maison avec la cadette de ses filles, Carla, et les trois enfants et le petit-fils de celle-ci, afin de recevoir les soins personnels que son état de santé nécessite.

Sonia ne doute pas un instant du rôle primordial qu'elle joue dans sa famille, en particulier auprès de sa mère âgée, avec laquelle elle continue à entretenir une relation forte et intime. Elle entretient avec son père une relation beaucoup plus conflictuelle, et Sonia et sa sœur Malena ont toutes deux coupé les ponts avec lui suite à un différend concernant un terrain censé revenir aux enfants de Malena et à l'un de ses frères, mais que le père souhaite offrir à sa nouvelle compagne.

Cet article se focalise sur le réseau de solidarité familiale qui s'articule autour d'Esmeralda. Dans la typologie des rôles que peuvent endosser les membres de réseaux familiaux de solidarité proposée par Coenen-Huther, Kellerhals et von Allmen [1994], Sonia occupe à la fois la place de « sentinelle » et d'« organisatrice » [op. cit., p. 137-138], en particulier dans les domaines qui touchent à la vie d'Esmeralda, qui est désormais dépendante. Sentinelle, parce qu'elle sait toujours, souvent avant les autres, ce qui se passe dans sa famille, et dans la vie de sa mère

en particulier, parce qu'elle connaît les difficultés auxquelles celle-ci est confrontée, parce qu'elle connaît la nature de ses besoins et parce qu'elle se charge de faire circuler l'information en alertant les autres membres de la famille si nécessaire. Elle est également organisatrice, en ce qu'elle se charge d'organiser à distance la prise en charge des besoins spécifiques de sa mère, mobilisant l'intervention des autres membres du réseau familial et veillant à ce que l'aide soit effectivement apportée. Elle assure ce double rôle grâce à l'impressionnant réseau de communication qu'elle a mis en place et qui fonctionne à la fois de manière régulière (via des conversations téléphoniques hebdomadaires avec sa mère et des appels réguliers à Anna, sa belle-sœur installée au Salvador, et à ses frères et sœurs) et en situation d'urgence. Ainsi, lorsqu'elle ne parvient pas à contacter sa mère lors de leur rendez-vous hebdomadaire, elle appelle sa belle-sœur Anna au Salvador, ou sa sœur Eva à Houston, qui appellent à leur tour leur autre sœur Carla sur son téléphone mobile afin de s'assurer que tout va bien, évitant ainsi à Sonia le coût exorbitant d'un appel vers un téléphone mobile au Salvador. Sonia peut également compter sur des nièces, des cousines et des amies vivant dans le même quartier que sa mère : « J'appelle Yasmina qui vit tout près, je l'appelle et elle me dit qu'elle est occupée, qu'elle a des clients. Alors j'appelle Nina [...]. Toutes mes antennes sont déployées, tu sais. J'appelle mes nièces, je dis à l'une, "va voir chez ma mère comment elle va". » La belle-sœur de Sonia est sa principale informatrice et agit souvent en son nom, offrant avec son mari et son fils l'aide que Sonia ne peut apporter à distance :

« J'ai parlé à maman et elle ne se sentait pas bien, elle avait très mal et elle disait que ma sœur l'avait laissée seule à la maison [...]. Alors ma belle-sœur a appelé ma mère et lui a demandé ce qui n'allait pas. Ma mère lui a dit qu'elle n'en pouvait plus, elle pleurait, elle ne supportait plus la douleur et la fièvre [...]. [Alors le fils de ma belle-sœur] est allé chez elle [...] et le jour suivant mon frère a pris rendez-vous chez un spécialiste [...] et ils l'ont conduite au rendez-vous [...] et ma belle-sœur lui a acheté les médicaments dont elle avait besoin. »

Sans être présente, Sonia participe donc activement aux soins personnels et pratiques prodigués à sa mère vieillissante, agissant par procuration en s'assurant de la bonne prise en charge de ses besoins, ce qui remet partiellement en question l'idée selon laquelle le soin personnel ne peut s'échanger à distance. Dans leur analyse des soins échangés entre les membres de familles transnationales, Baldassar, Baldock et Wilding [2007] distinguent en effet cinq dimensions des soins transnationaux : le soutien financier, le soutien émotionnel, le soutien pratique, le soutien personnel et l'hébergement. Si les auteures montrent, comme d'autres [Merla, Baldassar, 2010, Zontini, Reynolds, 2007 ; Al-Ali, 2002 ; Izuhara, Shibata, 2002], que toutes ces formes de soins initialement identifiées à partir de l'étude de familles géographiquement proches [Finch, 1989] sont également échangées au sein des familles dont les membres vivent à distance, elles soulignent que seul le soutien financier, émotionnel et pratique peut être échangé à distance, le soin personnel et l'hébergement requérant une coprésence et ne pouvant donc être échangés qu'au cours de visites. L'exemple de Sonia suggère une distinction moins stricte, en mettant en avant le fait que des parents géographiquement éloignés

peuvent participer de manière indirecte au soin personnel. Sonia ne cuisine pas pour sa mère, ne l'aide pas à s'habiller et ne la conduit pas chez le médecin, mais elle s'assure que ces tâches sont remplies effectivement par des personnes qui agissent en certaines occasions « par procuration », accomplissant ces gestes et ces actes en son nom.

Sonia fournit également à sa mère un important soutien émotionnel, de manière directe, au cours de leurs nombreux échanges téléphoniques, où elle s'applique à lui « remonter le moral » et à lui faire oublier ses souffrances, et, de manière indirecte, via d'autres formes d'entraide comme le soutien personnel et pratique mentionné plus haut, mais aussi le soutien financier. Si la participation à distance des migrants au soin des membres de leur famille est encore peu étudiée et reconnue [Merla, Baldassar, 2010], le soutien financier sous forme d'envois de fonds est en revanche un thème classique dans la littérature sur les migrations et les familles transnationales. Le lien entre soutien moral et financier y est cependant peu souligné. Or toutes les formes de soin peuvent être vues comme des expressions simultanées de soutien émotionnel et moral [Baldassar, 2010 ; Attias-Donfut, Lapierre, Segalen, 2002]. Esmeralda peut compter sur le soutien financier de ses enfants qui lui envoient de l'argent tous les mois, ainsi qu'en cas d'urgence. C'est Fidel, le fils d'Esmeralda, qui collecte et gère ces fonds, les transmettant à sa mère et en utilisant au besoin une partie pour lui acheter des médicaments ou des provisions.

Les études sur la solidarité intergénérationnelle se heurtent souvent à la difficulté d'évaluer les montants exacts des transferts au sein des familles, qu'elles soient transnationales ou non, les enquêtés se montrant réticents à dévoiler les sommes versées ou peinant à se rappeler des montants exacts [Bonvalet, Ogg, 2006]. Pour Coenen-Huther, Kellerhals et von Allmen, ces oublis s'inscrivent dans une « logique du fait accompli [qui] empêche les membres de la fratrie de trop comparer leur situation à celles de leurs frères et sœurs » [1994, p. 277], ce qui permet d'éviter les conflits intrafamiliaux qu'une comptabilité stricte de la participation de chacun pourrait déclencher. Ceux ou celles qui voudraient contrôler la contribution de chacun, s'inscrivant dans une « logique des bilans », prennent le risque de mettre en péril l'équilibre des relations intrafamiliales, leur intervention revenant à la fois à constater une injustice, à rabaisser l'autonomie de chacun et à s'attribuer un droit de regard et d'intervention [*ibid.*]. Contrairement à la majorité des personnes qui ont participé à cette enquête, Sonia tient une comptabilité stricte de l'aide financière qu'elle apporte à sa mère, que ce soit sous forme d'envois de fonds ou de vêtements, et elle semble particulièrement bien informée des montants que les membres de sa fratrie envoient à Esmeralda.

Le discours de Sonia révèle des tensions fortes au sein du réseau d'entraide, qui se concentrent sur l'idée que Carla abuserait de sa relation avec Esmeralda pour détourner à son profit et à celui de ses enfants une partie des montants destinés à sa mère. Sonia nourrit un vif ressentiment à l'égard de sa sœur, ressentiment qui se nourrit également de reproches quant à la manière dont Carla

s'occupe d'Esmeralda. Cet exemple suggère que logiques du fait accompli et du bilan peuvent s'appliquer à d'autres formes d'échanges intrafamiliaux. Sonia accuse sa sœur cadette de laisser la vieille dame seule toute la journée et de l'utiliser comme domestique :

« Elle a trois petits-enfants, un arrière-petit-fils et ma sœur, et c'est elle qui cuisine à 83 ans, la pauvre. Tu comprends ? Elle ne devrait pas cuisiner, elle est là pour qu'on la soigne, par pour qu'on la prenne pour une servante [...]. Ma mère est bien souffrante, elle pleure de douleur et ma sœur s'en va et ne la soigne pas. »

Sonia pense également que Carla filtre les appels, l'empêchant régulièrement de communiquer avec Esmeralda. Celle-ci resterait sourde aux reproches que Sonia formule à l'égard de Carla, ce que Sonia attribue au fait que sa sœur cadette serait la fille préférée d'Esmeralda. Il paraît logique que le rôle de sentinelle et d'organisatrice du réseau familial rempli par Sonia s'accompagne d'un droit de regard sur les contributions respectives et d'un droit d'intervention en cas de déséquilibre. Au travers de son réseau de communication, Sonia contrôle et exerce indéniablement une pression sur Carla. Mais elle évite les confrontations directes avec celle-ci par peur que cela n'affecte sa propre relation avec Esmeralda.

Malena, entre réception et don de soins

Le parcours migratoire de Sonia diffère de celui de la majorité de Salvadoriens installés en Australie occidentale et arrivés pour la plupart entre 1982 et 1993, pendant la guerre civile qui faisait rage au Salvador, via un programme des Nations unies pour les réfugiés [Merla, 2010]. C'est ainsi que Malena, son époux Carmelo et leurs deux fils sont arrivés à Perth en 1989, après l'assassinat de leur troisième enfant par la guérilla qui reprochait à Malena son implication dans la vie politique locale. La transition fut extrêmement difficile, en raison non seulement de la peine infligée par le décès de leur enfant et la séparation d'avec leurs familles, mais également de la réduction brutale de leur niveau de vie. Ce couple de notables vivait confortablement au Salvador grâce aux revenus générés par la boutique de vêtements de Malena et le poste de directeur d'une usine d'exportation de marbre occupé par Carmelo. Comme ce fut le cas pour de nombreux réfugiés salvadoriens qualifiés [Santos, 2006], Malena et Carlos furent relégués dans des emplois instables et sous-qualifiés (récolte d'œufs dans une usine, travaux domestiques), en raison notamment de la difficulté à apprendre l'anglais et à obtenir la reconnaissance de leurs qualifications. À ces difficultés s'est ajouté le traumatisme lié à la mort de leur enfant, dont Malena ne s'est jamais remise. Tout comme Sonia, Malena et Carmelo sont confrontés au quotidien à des difficultés financières, ce qui ne les empêche pas de continuer à soutenir leurs parents âgés.

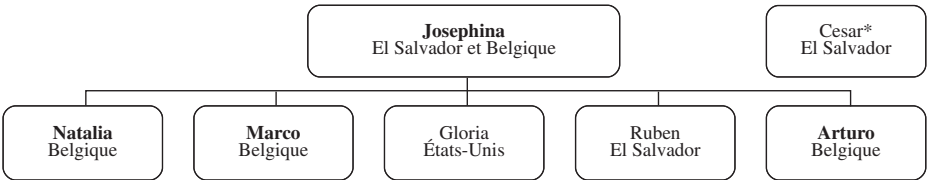
Si Sonia apparaît comme une animatrice active du réseau de solidarité familiale, Malena occupe quant à elle une position plus effacée, qui combine davantage don et réception de soutien. Malena envoie régulièrement de l'argent à sa mère et à son père, mais lorsqu'une urgence financière se présente, ses frères et sœurs font appel à elle uniquement s'ils ne parviennent pas à réunir les fonds nécessaires.

Elle téléphonait tous les quinze jours à Esmeralda lorsque celle-ci vivait aux États-Unis, mais depuis qu'elle est retournée au Salvador, Malena ne peut plus l'appeler qu'une fois par mois, les appels de l'Australie vers le Salvador étant plus coûteux que vers les États-Unis. Sonia tient les membres de la famille informés de l'état de santé mental et physique de Malena (qui souffre d'une dépression et de divers problèmes de santé). Ils ont reçu la consigne d'éviter de l'inquiéter, quitte à lui cacher certains événements ou certaines difficultés rencontrées.

Au cours des dix-sept dernières années, Malena a vu sa mère deux fois, la première en Australie et la seconde aux États-Unis. Esmeralda s'est rendue en Australie il y a douze ans afin d'aider sa fille qui venait de subir une opération du genou. Malena, qui a financé les billets d'avion et les frais d'obtention d'un visa de six mois, espérait convaincre sa mère de rester avec elle. Mais Esmeralda est repartie au bout de quatre mois, ne parvenant pas à s'adapter à la vie australienne, notamment en raison de son manque de connaissance de l'anglais et de l'isolement qui en découlait. Quelques années plus tard, Malena s'est rendue à son tour au Salvador afin de vendre la maison qu'elle y possédait toujours et de visiter la tombe de son fils. À cette occasion, toute la famille s'est réunie au Salvador, y compris les membres installés aux États-Unis, à l'exception de Sonia et d'Esmeralda qui ne purent se libérer de leur emploi. Malena et Esmeralda se sont revues pour la deuxième fois il y a trois ans, aux États-Unis, grâce à deux des sœurs de Malena qui se sont cotisées pour financer son voyage, en insistant sur le fait que ce serait peut-être la dernière occasion pour elle de revoir sa mère en vie.

En dépit de leur éloignement, Sonia et Malena font donc partie intégrante d'un réseau de solidarité familiale qui mobilise des membres répartis entre le Salvador, les États-Unis et l'Australie, et au sein duquel circulent hébergement et soutien émotionnel, personnel, pratique et financier.

La famille B : des rôles qui évoluent au gré des déplacements



Graphique 2 – Famille B : Josephina et ses enfants ⁶.

* Cesar est le compagnon de Josefina et le père d'Arturo

Les cinq enfants de Josefina forment également autour de leur mère un réseau de solidarité dispersé géographiquement, cette fois entre le Salvador où vivent

6. Les noms des personnes qui ont été interviewées sont en caractères gras.

César, son compagnon actuel (ses deux premiers compagnons sont décédés) et son fils Ruben (40 ans), les États-Unis, où sa fille Gloria (37 ans) est installée depuis 1996, et la Belgique, où ont successivement migré ses enfants Natalia (41 ans), Marco (38 ans) et Arturo (26 ans). Pendant l'enquête, Josefina se trouvait en Belgique, en « visite » depuis plus d'un an et en attente de pouvoir repartir bientôt au Salvador.

Distance géographique et soins transnationaux

Le parcours migratoire des enfants de Josefina installés en Belgique reflète celui de nombreux Salvadoriens que nous y avons rencontrés dans le cadre de cette étude. Il s'agit d'une migration en chaîne, récente et illégale, définie comme un mouvement dans lequel une personne cherchant à migrer est tenue au courant des opportunités de migration, reçoit une aide au transport ainsi qu'un premier logement et un premier emploi grâce à ses relations sociales primaires avec des migrants plus anciens [McDonald, McDonald, 1964, p. 82]. En 1999, Natalia, qui, avec son emploi de réceptionniste, peinait à soutenir financièrement ses trois enfants, sa mère et Marta, la fille aînée de son frère Marco, a été la première à émigrer vers la Belgique, à l'invitation d'une tante installée légalement dans le pays depuis la fin des années 1980. Natalia voyagea seule, laissant ses enfants aux soins de Josefina, à qui elle envoyait chaque semaine de l'argent, gagné grâce à un emploi non déclaré de domestique, et téléphonait plusieurs fois par semaine. Elle est entrée en Belgique avec un visa de tourisme de trois mois, octroyé automatiquement lors de l'achat du billet d'avion, pour se trouver ensuite en séjour illégal.

En 2001, ne supportant plus la séparation d'avec ses enfants, Natalia rentre au Salvador avec l'intention d'y rester, mais revient en Belgique après deux mois avec cette fois le projet d'économiser suffisamment d'argent pour y faire venir ses enfants. Fin 2001, elle emprunte de l'argent à des amis pour inviter son frère Marco, qui vient d'abandonner son projet de migrer illégalement aux États-Unis suite au renforcement des contrôles frontaliers instauré après les événements du 11 septembre 2001. Cette offre n'est pas purement désintéressée : Natalia se sent seule, sa famille lui manque, et elle voit dans la venue de son frère une occasion de reconstituer en partie sa famille en Belgique. Marco, qui travaillait dans le bâtiment au Salvador, cherche du travail dans ce secteur, mais ne parvient à trouver que des emplois occasionnels, en raison de son statut d'immigrant illégal. Il souffre également de vivre loin de sa nouvelle compagne.

En 2003, les économies de Natalia et des emprunts à des amis lui permettent de réunir suffisamment d'argent pour faire venir ses trois enfants, Marta et la compagne de Marco. Josefina fait partie du voyage, mais la Belgique ne lui plaît guère et elle repart au Salvador au bout d'un mois. En mai 2007, c'est au tour d'Arturo, le cadet de la fratrie, de faire le voyage grâce aux fonds économisés par Marco et Natalia. Il était sans emploi et sans qualifications au Salvador et travaille occasionnellement avec Marco sur des chantiers.

Gloria et Natalia sont considérées par tous comme les principales animatrices et donatrices de ce réseau de solidarité familiale. La relation entre Gloria et Josefina y occupe une place centrale : cette dernière considère Gloria comme son principal soutien et comme l'enfant avec lequel elle entretient la relation la plus proche, Natalia venant en seconde position. Elle décrit sa relation avec Marco et Ruben comme plus distante, moins intime, mais proche malgré tout. Arturo occupe une position intermédiaire. Josefina parlera peu de lui lors de l'entretien, alors qu'Arturo confiera se sentir très proche de sa mère.

La force de la relation qui unit Josefina à ses filles tient en partie au fait qu'elle s'est occupé de leurs enfants restés au Salvador pendant les premières années de leurs migrations respectives. Plusieurs recherches menées sur la maternité transnationale ont mis en avant les tensions qui peuvent naître entre les mères et les personnes qui s'occupent de leurs enfants restés au pays, notamment les grands-mères, tensions qui s'articulent, entre autres, autour du déplacement de l'autorité et des fonctions parentales de la mère vers ce que d'aucuns appellent l'« autre mère » [Olwig, 1999 ; Bernhard, Landolt, Goldring, 2009 ; Fresnoza-Flot, 2009]. Dans le cas qui nous occupe, l'expérience de la maternité à distance a conduit au contraire au renforcement de la relation entre mère et « autre mère », ce qui ne veut pas dire que des tensions n'ont jamais existé. Cet exemple souligne en fait un aspect jusqu'ici peu mis en avant par l'étude de la maternité transnationale, du fait de sa focalisation sur les relations mère-enfant. En prenant soin de ses petits-enfants, Josefina se faisait à la fois donneuse et réceptrice de soutien familial. Donneuse, non seulement d'un soutien personnel, pratique, émotionnel, financier et en termes d'hébergement à ses petits-enfants, mais également d'un soutien pratique, émotionnel et même financier à ses filles, leur permettant de mener à bien leur projet migratoire, les soutenant moralement au cours d'échanges téléphoniques et leur faisant faire l'économie des coûts liés à la prise en charge de leurs enfants dans le pays d'accueil. Josefina a aussi bénéficié du soutien de ses filles qui voyaient dans les envois de fonds un moyen d'assurer le bien-être à la fois de leurs enfants et de leur mère, alors que les contacts téléphoniques fréquents (plusieurs fois par semaine) offraient des moments d'échange entre les mères et leurs enfants, et entre Josefina et ses filles. La maternité transnationale met donc en œuvre des mécanismes de solidarité qui peuvent impliquer trois générations et entre lesquelles les soins circulent dans des directions multiples.

La fréquence des contacts et l'étendue du soutien financier dont Josefina bénéficiait lorsqu'elle s'occupait de ses petits-enfants ont diminué lorsque ces derniers ont rejoint leurs mères à l'étranger, mais il serait réducteur d'y voir la démonstration de la primauté des soins aux enfants sur les soins aux parents. Natalia donne une explication plus nuancée. Elle attribue cette diminution des contacts et des transferts financiers d'une part au fait que ses enfants ne vivent plus sous le toit de leur grand-mère, ce qui a eu pour effet de réduire la fréquence des discussions liées notamment à l'éducation des enfants entre Natalia et Josefina, et a conduit à une diminution des besoins financiers de Josefina. D'autre part, elle pointe du doigt la rudesse de ses conditions de vie en Belgique, qui s'est accentuée

avec l'arrivée de ses enfants. L'augmentation des coûts liés à leur prise en charge en Belgique, beaucoup plus élevés qu'au Salvador, et la difficulté à articuler vie familiale et vie professionnelle, ont laissé à Natalia moins de temps, d'énergie et d'argent à consacrer à sa mère.

Quand elle était au Salvador, Josefina communiquait surtout avec ses filles. Pendant les quelques mois où elle a été séparée d'Arturo, celui-ci lui téléphonait trois fois par semaine et lui envoyait occasionnellement de l'argent. Mais en cas d'urgence financière, c'est d'abord Gloria qu'elle sollicite, puis Natalia, et les sœurs se consultent régulièrement pour organiser et coordonner l'aide que chacune apporte à Josefina mensuellement et en cas de crise. Les trois femmes sont en communication constante et se soutiennent moralement. Ruben offre principalement un soutien pratique à sa mère lorsqu'elle est au Salvador, la conduisant chez le médecin lorsqu'elle en a besoin. Marco occupe quant à lui une position plus effacée. Sa situation financière ne lui permet pas d'aider sa mère ni de lui téléphoner plus d'une fois par mois. Il s'enquiert entre-temps de sa situation auprès de ses frères et sœurs. La faible fréquence de communication s'explique également par la honte et la culpabilité qu'il ressent face à son incapacité à lui envoyer régulièrement des fonds.

Proximité géographique et reconfiguration du réseau

Josefina n'a pas fait une seconde fois le voyage en Belgique dans le but de s'y installer auprès de ses enfants : pour elle, il est clair qu'il s'agit d'un séjour temporaire qui s'est déjà beaucoup trop prolongé à son goût. C'est à Gloria qu'il faut attribuer l'initiative de ce voyage, qui devait permettre à toute la famille de se revoir en Belgique. Gloria n'est toujours pas parvenue à obtenir un visa qui permettrait à sa mère de lui rendre visite aux États-Unis. En situation légale depuis peu, et en attente de se voir attribuer la nationalité américaine, elle pensait pouvoir plus facilement rendre visite à sa mère en Belgique qu'au Salvador. C'est elle qui a financé le billet d'avion de Josefina. Celle-ci a régulièrement reporté son retour au Salvador sur l'insistance de ses enfants (qui invoquent des événements familiaux tels qu'anniversaires et communions pour prolonger le séjour de Josefina). Gloria n'a toujours pas pu se rendre en Belgique et l'espoir que Josefina entretient de la voir avant son départ s'amenuise peu à peu. Au moment de l'entretien, elle attendait que Gloria réunisse les fonds pour financer son retour au pays. Les raisons qui motivent ce désir de retour sont multiples : un sentiment d'isolement, entretenu notamment par son manque de connaissance du français et une difficulté à se créer un réseau social en Belgique, une nostalgie pour l'ambiance et la « chaleur » des relations qu'elle entretenait avec son voisinage au Salvador, l'envie de retrouver son compagnon, son fils et ses petits-enfants restés au pays, sentiments qui font écho à l'isolement ressenti par d'autres migrants âgés [Murti, 2006].

La présence de Josefina en Belgique a en partie modifié les dynamiques à l'œuvre au sein du réseau familial, en particulier la circulation des soins. Tout d'abord, la place que les membres de la fratrie occupent dans le réseau a changé.

Natalia est devenue pour un temps le personnage central du réseau, assumant davantage que Gloria le rôle de coordinatrice de l'entraide. Marco fournit également plus d'aide à sa mère en l'hébergeant chez lui, mais le peu de relief donné dans les divers récits à cette forme de soutien reflète le constat fait par d'autres études. Par contraste avec l'aide exceptionnelle et d'urgence, et mis à part le soutien financier, les formes de soutien échangées au quotidien, en particulier l'hébergement, ont tendance à passer inaperçues, même aux yeux des familles elles-mêmes, qu'elles soient transnationales [Zontini, Reynolds, 2007] ou non [Pitrou, 1978].

La fréquence des contacts entre Josefina et ses trois enfants, dont elle est désormais géographiquement proche, a augmenté, surtout avec ses deux fils. Cela concerne Marco bien sûr, puisqu'il vit avec sa mère, mais aussi Arturo, qui lui rend visite tous les jours. Natalia a une vision plus nuancée de l'impact de la proximité géographique sur les contacts et la relation avec sa mère. Son travail, et les réticences de sa fille, qui préfère faire ses devoirs à la maison, l'empêchent de lui rendre visite en semaine, mais les deux femmes passent une partie du week-end ensemble. Interrogée sur ce qu'elle pensait de l'impact de la distance géographique sur sa relation avec Josefina, Natalia a dit ne pas voir de lien entre les deux. Selon elle, sa relation avec Josefina reste identique, qu'elles vivent à proximité ou à distance. Bien qu'elle n'ait jamais communiqué par Internet avec sa mère lorsque celle-ci vivait au Salvador, elle estime que les contacts qu'elles ont le week-end sont de la même qualité que ceux qu'elles auraient à distance via un ordinateur.

La proximité géographique permet aux enfants de fournir à leur mère le soutien personnel et pratique qu'elle recevait de son compagnon et de son fils au Salvador, et qui comprend notamment le transport et l'accompagnement chez le médecin. Les deux hommes sont en outre devenus les récepteurs du soutien financier de Josefina, qui leur envoie régulièrement de l'argent provenant d'une activité commerciale ponctuelle et non déclarée qu'elle exerce en Belgique auprès de la communauté salvadorienne. Natalia, Marco et Arturo bénéficient également d'une aide pratique et personnelle, notamment sous la forme de repas, d'aide ménagère et de baby-sitting. La communication entre Gloria, sa mère et la fratrie fournit un autre exemple des modifications engendrées par la présence de Josefina en Belgique : elle passe désormais par Internet. Le premier échange en ligne via webcam s'est produit en juin 2009 et représente un événement familial marquant. C'est en effet la première fois que la famille réunie en Belgique a « vu » Gloria depuis qu'elle a quitté le Salvador, il y a quinze ans. Celle-ci n'avait jamais envoyé de photos d'elle à sa famille.

Josefina a récemment connu des ennuis de santé qui ont conduit tous les membres de la famille, y compris elle, à s'interroger sur la manière dont ses besoins seraient pris en charge si un jour elle devenait totalement dépendante. Ses désirs à cet égard vont à l'encontre des projets de ses enfants. Alors qu'elle aspire à finir ses jours au pays, dans la petite maison de campagne qu'elle a achetée à cet effet

et qu'elle paie depuis plusieurs années, ceux-ci souhaitent qu'elle s'installe auprès d'eux (en Belgique, que ce soit en séjour légal ou illégal ou, si elle obtient un visa, aux États-Unis). Natalia, la seule à être parvenue à régulariser temporairement sa situation en Belgique via un mariage blanc, a effectué les démarches pour introduire une demande de régularisation au nom de Josefina, ce qui lui donnerait pleinement accès aux soins de santé en Belgique. Natalia, Marco et Arturo sont conscients des difficultés que leur mère rencontre dans leur pays d'accueil et de son désir de vieillir et mourir au Salvador. Mais la garder auprès d'eux semble à leurs yeux la meilleure des solutions, pour Josefina qui bénéficierait de soins médicaux et de leur aide personnelle, pratique et financière, et pour eux, parce qu'elle leur éviterait le stress qu'engendrerait la séparation d'avec une mère malade et les difficultés à prendre soin d'elle à distance.

Engagements négociés, genre et contexte institutionnel

Les dynamiques à l'œuvre dans les deux réseaux transnationaux de solidarité familiale qui se situent au cœur de cet article illustrent quatre points qu'il semble important de souligner. Ils ont trait au caractère réciproque des échanges, à l'importance de l'histoire des relations interpersonnelles, à une remise en question de la division sexuelle du travail familial et à l'importance du contexte institutionnel dans lequel s'opère la solidarité intergénérationnelle.

D'abord, Josefina et Esmeralda sont toutes deux apparues à la fois comme réceptrices et donatrices de soutien, ce qui contredit l'idée que les personnes âgées seraient des bénéficiaires passives de soins [Baldassar, 2007]. Les échanges qui s'opèrent dans les deux réseaux sont en effet multidirectionnels et réciproques, et circulent tant de manière ascendante que descendante et verticale qu'horizontale (même si la question de la solidarité au sein de la fratrie a été peu abordée ici). Ceci montre également qu'à l'image de ce qui se passe dans les familles transnationales italiennes, britanniques ou néerlandaises [Baldassar, Baldock et Wilding, 2007 ; Zontini, Reynolds, 2007], les Salvadoriens demeurés dans leur pays d'origine peuvent fournir un soutien non négligeable aux membres de leur famille ayant migré vers d'autres pays.

Nous avons vu que l'implication des membres des deux réseaux étudiés ici varie d'une personne à l'autre et au cours du temps. Des études menées sur la solidarité familiale en Europe ont montré que la participation des individus aux soins de leurs parents âgés est liée à une multitude d'éléments parmi lesquels on peut citer notamment des facteurs socio-économiques, démographiques ou normatifs [Attias-Donfut, Lapierre, Segalen, 2002 ; Finch, 1989 ; Finch, Mason, 1993]. Ces études montrent que l'implication de chacun est avant tout le produit d'une histoire familiale, de relations développées au fil du temps, des « engagements négociés » [Finch, Mason, 1993, chap. 3] qui émergent de la réputation personnelle que les membres d'une famille développent au cours du temps par rapport au degré et au type de soutien que l'on peut attendre d'eux, et qui vont influencer leur participation actuelle ou future aux soins.

Ces dynamiques affectent également l'échange de soins dans un contexte transnational. Pour Baldassar, Wilding et Baldock [2007], cet échange est défini par une dialectique qui repose sur la capacité des membres individuels d'un groupe familial à prodiguer des soins, sur le sentiment d'obligation (influencé par une culture donnée) qu'il y a à fournir des soins, ainsi que sur les relations familiales particulières et les engagements familiaux négociés qui caractérisent des réseaux familiaux spécifiques. On peut voir dans le haut degré d'implication de Sonia le produit d'une relation forte entre elle et sa mère, et le prolongement de l'aide qu'elle lui apportait déjà lorsque les deux femmes vivaient toutes deux au Salvador, puis aux États-Unis. De même, l'histoire de la relation entre Natalia et Josefina permet de mieux comprendre le soutien offert par la première à la seconde et qui vient compenser en partie l'aide que Natalia a reçue au début de sa migration en Belgique.

Les femmes jouent un rôle de premier plan dans les deux réseaux que nous avons étudiés, ce qui semble confirmer le caractère genré des soins. Dans la littérature sur les familles transnationales, les femmes sont en effet désignées comme les principales animatrices des réseaux de solidarité, « facilitant le contact et maintenant les liens familiaux entre des membres de la famille dispersés géographiquement » [Zontini, Reynolds, 2007, p. 271] et se spécialisant dans l'apport de soin personnel, pratique et émotionnel, alors que les hommes auraient tendance à se concentrer sur le soutien financier [Zontini, Reynolds, 2007 ; Al-Ali, 2002]. Mais l'exemple des familles de Josefina et d'Esmeralda montre aussi que la réalité peut être plus complexe, rejoignant le constat fait notamment par Finch et Mason que le genre n'explique pas à lui seul le fait que tel individu fournira tel type de soins plutôt que tel autre [Finch, 1989 ; Finch et Mason, 1993]⁷. Dans les deux cas, les filles jouent un rôle, parfois de premier plan, dans le soutien financier dont les mères âgées bénéficient, alors que certains fils, comme Fidel, participent activement à leur soin personnel. De plus, certaines filles (et certains fils) sont plus impliquées dans les soins prodigués à leur mère que d'autres. L'implication de Sonia est liée notamment à l'histoire de sa relation avec Josefina, au fait qu'elle n'ait pas d'enfants, et au sens que cette implication prend dans sa vie et qui apparaît comme une forme de compensation de l'isolement qu'elle ressent dans son pays d'accueil. Malena participe moins activement au réseau familial de solidarité, en particulier parce qu'elle investit déjà beaucoup de temps et d'argent dans l'éducation de ses fils, parce que son ménage soutient également la famille de son époux Carmelo et parce que son passé douloureux l'exempte en partie de ses obligations filiales.

7. Dans les deux réseaux présentés ici, la mère se trouvait au centre des relations de soin intergénérationnelles. C'est également le cas dans la majorité des familles rencontrées. Pour des raisons de place, il n'est pas possible d'en discuter les raisons, mais on peut brièvement citer au nombre de ces raisons une espérance de vie moins élevée pour les hommes que pour les femmes et l'instabilité des relations conjugales au Salvador, amenant à de nombreuses recompositions familiales qui peuvent engendrer une distanciation entre pères et enfants.

Le volet australien de cette enquête montre que le genre ne détermine pas à lui seul les variations qui apparaissent dans la forme et le degré d'implication des Salvadoriens rencontrés dans les soins transnationaux, à l'exception des soins personnels apportés aux parents au cours de visites, qui semblent plus relever des filles. En Australie, certains hommes sont les principaux organisateurs des soins dispensés à leurs parents. Ils sont en communication constante avec eux et leur fournissent un important niveau de soutien émotionnel [Merla, 2010]. D'autres facteurs entrent en jeu, comme la place occupée dans la fratrie (par exemple, être l'aîné) et sa composition (comme l'absence de sœurs), éléments dont l'influence a été notamment reconnue dans les réseaux non transnationaux par Attias-Donfut, Lapierre et Segalen [2002]. Le volet belge de l'enquête montre, quant à lui, comme l'illustre l'exemple de la famille de Josefina, que l'implication des fils dans le soutien financier aux parents est compromis pas une plus grande difficulté à trouver un emploi rémunéré dans le pays d'accueil. Comme Arturo et Marco le font remarquer, il est plus difficile en Belgique pour un homme de trouver un emploi illégal que pour une femme, la demande étant plus élevée et les contrôles moins fréquents dans le secteur du travail domestique que dans celui de la construction, où Marco a tenté en vain de trouver un emploi.

Ceci nous amène à une dernière remarque. Les deux réseaux étudiés permettent d'aborder la question du contexte économique, politique et social dans lequel s'opère la solidarité transnationale. La capacité des familles transnationales à prendre soin de parents âgés est en effet fortement influencée par les politiques formelles et informelles du pays d'origine et du (des) pays d'accueil [Merla, Baldassar, à paraître ; Merla, à paraître]. Si l'on compare les deux réseaux étudiés, dont l'un compte des membres installés en Australie et l'autre des membres en Belgique, on est frappé par l'impact des politiques migratoires de ces deux États sur les soins transnationaux. Dans le premier cas, une politique extrêmement restrictive rend très difficiles les voyages du Salvador vers l'Australie, en particulier pour des personnes âgées qui doivent effectuer des démarches longues et coûteuses pour obtenir un visa dont l'obtention est conditionnée notamment par la souscription à une assurance de santé privée. Par contre, la Belgique délivre automatiquement et gratuitement aux Salvadoriens un visa de tourisme de trois mois lors de l'achat des titres de transport. Sur le plan légal, il est donc plus aisé pour les parents âgés de rendre visite à leurs enfants en Belgique qu'en Australie. Par contre, et toujours légalement parlant, il est plus facile de se rendre au Salvador pour des réfugiés bénéficiant d'un permis de résidence permanent en Australie que pour des migrants installés illégalement en Belgique, et qui risquent de ne plus pouvoir y revenir. Au niveau des dynamiques familiales, ceci se traduit dans le cas belge par une plus grande mobilité des parents âgés.

Conclusion

En participant activement au bien-être de Josefina et Esmeralda, les membres des deux réseaux familiaux d'entraide dont il a été question ici entretiennent leur

inscription dans le groupe familial en dépit de la distance qui les sépare. Les marques de soutien qu'ils échangent par-delà les frontières donnent sens à la famille. Comme le notent Bonvalet et Ortalda à propos des familles géographiquement proches, « donner, recevoir, échanger des soutiens matérialisent l'existence » des relations familiales [2006, p. 102], un constat qui peut s'étendre aux familles transnationales. Goulbourne, Reynolds, Solomos et Zontini [2009] voient en effet dans l'échange de soins par-delà les frontières un facteur primordial pour le maintien des relations familiales. Les aides échangées sont à la fois le produit et l'engrais du lien familial [Bonvalet, Ortalda, 2006].

Le droit joue un rôle de premier plan dans la définition et la reconnaissance des obligations qui lient les membres d'une famille [Attias-Donfut, Lapierre, Segalen, 2002], mais les caractéristiques et les besoins spécifiques des familles transnationales restent encore largement ignorés, que ce soit par le droit national ou international [Merla, Baldassar, 2010].

Bibliographie

- AL-ALI N. [2002], "Loss of Status or New Opportunities? Gender Relations and Transnational Ties among Bosnian Refugees", in BRYCESON D., VUORELA U. (eds), *The Transnational Family : New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, p. 83-102.
- ATTIAS-DONFUT C., LAPIERRE N., SEGALIN M. [2002], *Le Nouvel esprit de famille*, Paris, Odile Jacob, 294 p.
- BALDASSAR L. [2007], "Transnational Families and Aged Care: The Mobility of Care and the Migrancy of Ageing", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 33, p. 275-297.
- BALDASSAR L. [2010], « Ce "sentiment de culpabilité". Réflexion sur la relation entre émotions et motivation dans les migrations et le soin transnational », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 41, n° 1, p. 15-38.
- BALDASSAR L., BALDOCK C., WILDING R. [2007], *Families Caring across Borders : Migration, Ageing and Transnational Caregiving*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 259 p.
- BENAVIDES B. M., ORTÍZ X., SILVA C. M., VEGA L. [2004], « ¿ Pueden las remesas comprar el futuro ? Estudio realizado en el Cantón San José La Labor, Municipio de San Sebastián, El Salvador », in LATHROP G., PÉREZ SAÍNZ J. P. (eds), *Desarrollo económico local en Centroamérica : Estudios de comunidades globalizadas*, San José, Flacso, p. 139-180.
- BERNHARD J., LANDOLT P., GOLDRING L. [2009], "Transnationalizing Families: Canadian Immigration Policy and the Spatial Fragmentation of Care-Giving among Latin American New-comers", *International Migration*, vol. 47, n° 2, p. 3-32.
- BOCCAGNI P. [2009], « Come fare le madri da lontano ? Percorsi, aspettative e pratiche della 'maternità transnazionale' dall'Italia », *Mondi Migranti*, vol. 3, n° 1, p. 45-66.
- BONVALET C., OGG J. [2006], « Place de l'entraide dans les recherches sur la famille », in BONVALET C., OGG J. (dir.), *Enquêtes sur l'entraide familiale en Europe. Bilan de 9 collectes*, Paris, INED, p. 25-52.

- BONVALET C., ORTALDA L. [2006], « Enquête "Proches et parents", INED, France, 1990 », in BONVALET C., OGG J. (dir.), *Enquêtes sur l'entraide familiale en Europe. Bilan de 9 collectes*, Paris, INED, p. 85-119.
- BRYCESON D., VUORELA U. (eds) [2002a], *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, 276 p.
- BRYCESON D., VUORELA U. [2002b], "Transnational Families in the Twenty First Century", in BRYCESON D., VUORELA U. (eds), *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, p. 3-30.
- COENEN-HUTHER J., KELLERHALS J., VON ALLMEN M. [1994], *Les Réseaux de solidarité dans la famille*, Lausanne, Réalités Sociales, 370 p.
- FINCH J. [1989], *Family Obligations and Social Change*, Oxford, Polity Press, 269 p.
- FINCH J., MASON J. [1993], *Negotiating Family Responsibilities*, London, Routledge, 228 p.
- FRESNOZA-FLOT A. [2009], "Migration Status and Transnational Mothering: The Case of Filipino Migrants in France", *Global Networks*, vol. 9, n° 2, p. 252-270.
- GOULBOURNE H., REYNOLDS T., SOLOMOS J., ZONTINI E. [2009], *Transnational Families. Ethnicities, Identities and Social Capital*, London, Routledge, 208 p.
- HOCHSCHILD A. [2005], "Love and Gold", in RICCIUTELLI L., MILES A., MCFADDEN M. (eds), *Feminist Politics, Activism and Vision : Local and Global Challenges*, London-Toronto, Zed-Innana Books, p. 34-46.
- IZUHARA M., SHIBATA H. [2002], "Breaking the Generational Contract? Japanese Migration and Old-age Care in Britain", in BRYCESON D., VUORELA U. (eds), *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, p. 155-172.
- JOSEPH A., HALLMAN B. [1998], "Over the Hill and Far Away: Distance as a Barrier to the Provision of Assistance to Elderly Relatives", *Social Science and Medicine*, vol. 46, n° 6, p. 631-639.
- MARTÍNEZ FRANZONI J. [2005], « Régímenes de bienestar en América Latina : consideraciones generales e itinerarios regionales », *Revista Centroamericana de Ciencias Sociales*, vol. 2, n° 2, p. 41-77.
- MARTÍNEZ FRANZONI J. [2008a], *Domesticar la incertidumbre en América Latina : Mercado laboral, política social y familias*, Instituto de Investigaciones Sociales, Universidad de Costa Rica, San José, 307 p.
- MARTÍNEZ FRANZONI J. [2008b], *¿Arañando bienestar ? Trabajo remunerado, protección social y familias en América Central*, Colección Clacso-Crop, Buenos Aires, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales (CLACSO), 208 p.
- MCDONALD J., MCDONALD L. [1964], "Chain Migration, Ethnic Neighbourhood Formation and Social Networks", *The Milbank Memorial Fund Quarterly*, vol. 42, n° 1, p. 82-96.
- MERLA L. [2010], « La gestion des émotions dans le cadre du devoir filial : le cas des migrants salvadoriens vivant en Australie occidentale », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 41, n° 1, p. 39-58.
- MERLA L. [à paraître], "Salvadoran Migrants in Australia: An Analysis of Transnational Families' Capability to Care across Borders", *International Migration*.
- MERLA L., BALDASSAR L. [2010], « Les dynamiques de soin transnationales : entre émotions et considérations économiques », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 41, n° 1, p. 1-14.

- MERLA L., BALDASSAR L. [à paraître], "Transnational Caregiving between Australia, Italy and El Salvador: The Impact of Institutions on the Capability to Care at a Distance", in DE VILLOTA P., ADDIS E., ERIKSEN J., DEGAVRE F., ELSON D. (eds), *Gender and Well-Being: Interactions between Work, Family and Public Policies*, Surrey, Ashgate.
- MURTI L. [2006], "At Both Ends of Care: South Indian Hindu Widows Living with Daughters and Daughters-in-Law in Southern California", *Globalizations*, vol. 3, n° 3, p. 361-376.
- OLWIG K. [1999], "Narratives of the Children Left Behind: Home and Identity in Globalised Caribbean Families", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 25, n° 2, p. 267-284.
- PITROU A. [1978], *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 235 p.
- SANTOS B. [2006], *From El Salvador to Australia: A 20th Century Exodus to a Promised Land*, Thesis submitted in total fulfillment of the requirements of the degree of Doctor of Philosophy, Australian Catholic University, 219 p.
- SALAZAR PARREÑAS R. [2001], "Mothering from a Distance: Emotions, Gender, and Intergenerational Relations in Filipino Transnational Families", *Feminist Studies*, vol. 27, n° 2, p. 361-390.
- SALAZAR PARREÑAS R. [2005], *Children of Global Migration. Transnational Families and Gendered Woes*, Palo Alto, Stanford University Press, 212 p.
- ZECHNER M. [2008], "Care of Older Persons in Transnational Settings", *Journal of Aging Studies*, vol. 22, p. 32-44.
- ZONTINI E., REYNOLDS T. [2007], "Ethnicity, Families and Social Capital: Caring Relationships across Italian and Caribbean Transnational Families", *International Review of Sociology*, vol. 17, n° 2, p. 257-277.